

mériter le titre de déloyaux envers elle, et ils laissèrent au parti anglais, si actif à jeter le discrédit et le soupçon sur eux, la honte de manquer à leur mère-patrie, au moment du danger et du besoin. En effet, tous les marchands anglais à Québec, Adam Lymburner en tête, avaient refusé de rester comme défenseurs de la ville, et s'étaient retirés à l'île d'Orléans et à Charlebourg, prêts à se déclarer pour les Américains, s'ils étaient vainqueurs, ou à revenir profiter de la victoire et renouveler leurs cris contre les Canadiens, si le gouvernement anglais sortait victorieux de la lutte.

La position de Montgomery devant Québec était difficile et exigeait de sa part une prompté décision; car ses troupes, peu accoutumées au froid de notre climat, étaient en outre mal nourries, toutes en guenilles, et terriblement ravagées par la petite vérole. C'est pourquoi, ne comptant avec ses 13 ou 1400 hommes que sur une surprise, et ignorant, pour son malheur, que le gouvernement, instruit de ses projets par des déserteurs, était sur ses gardes, il tenta un assaut dans la nuit du 30 au 31 décembre.

Deux colonnes, l'une sous le colonel Levingston, l'autre sous le major Brown, devaient simuler de fausses attaques, la première, contre la porte St. Jean, la seconde, contre la porte St. Louis, tandis que Montgomery, traversant les Foulons, enlèverait la barrière de Près-de-Ville, et entrerait dans la Haute-Ville en même temps qu'Arnold, qui s'était chargé d'enlever, par le Palais, la barrière du Saut-au-Matlot.

Tel était le plan de Montgomery, qui eût certainement réussi si le gouverneur n'eût été averti à temps de ce projet. La lutte du côté des Foulons fut courte. La barrière de Près-de-Ville, masquant 7 pièces de canon chargées à mitraille, était gardée par 50 hommes dont 31 Canadiens, sous le capitaine Chabot.

A la première décharge, Montgomery et ses principaux officiers tombèrent mortellement blessés, et le reste de la colonne, saisi d'une terreur panique, s'enfuit en toute hâte, abandonnant ses morts et ses blessés. On voit encore aujourd'hui une inscription au lieu où tomba le brave général Montgomery.

La seule attaque sérieuse eut lieu à la barrière du Saut-au-Matlot, où les Américains se battirent vigoureusement; mais, écrasés par le nombre, ils furent enfin tous faits prisonniers.

Après la perte de son chef, le reste de l'armée se contenta de bloquer Québec jusqu'au printemps suivant, où Carleton ayant reçu des secours, leur fit lever le siège, poursuivit les fuyards, et brûla, suivant la coutume anglaise, les maisons des Canadiens qui avaient suivi la cause américaine, tout en respectant néanmoins la propriété des Anglais ayant soutenu la même cause.

Ainsi finit l'invasion du Canada; mais les Américains plus heureux sur les lacs et dans

leur pays, où la victoire couronnait leurs nobles efforts, finirent après une longue lutte, par obtenir leur indépendance.

Si, durant ces troubles, les Canadiens n'avaient pas été forcés d'aller verser leur sang contre les Américains, le gouvernement anglais les aurait tenus écrasés sous les corvées les plus pénibles, exemptant de ces durs et longs travaux gratuits, tous les Anglais, qu'ils fussent pour ou contre les Américains. Exemple honteux de la trivialité et de l'injustice anglaises.

Après la guerre, en 1777, le conseil législatif, qui siégeait à huis clos, et dont presque tous les membres étaient les créatures salariées du gouvernement, reprit ses fonctions, et passa, sans opposition, des lois tyranniques, qui jamais n'auraient été supportées, si, au sortir d'une révolution, les Canadiens, dont la loyauté était toujours soupçonnée ou accusée par les Anglais mêmes qui favorisaient les Américains, n'eussent cru devoir faire taire leurs justes droits de plaintes plutôt que de donner prise aux attaques de leurs ennemis.

L'année suivante, en 78, Haldimand remplaça Carleton: Haldimand, dont la main de fer pesa lourdement sur les Canadiens, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de leur mémoire. Ce fut une des plus sombres époques de notre histoire.

Cet homme farouche augmenta tellement les corvées, se conduisit d'une manière si arbitraire et injuste, qu'enfin les Canadiens, las et épuisés, crurent devoir se plaindre et protester contre cette infâme conduite. C'était ce que désirait le tyran.

Attribuant ces cris à un esprit de révolte, il redoubla sa tyrannie, emprisonna tous ceux qu'il soupçonnait de sympathie pour les Américains, remplit les prisons, qui regorgeaient, s'environna de mystères, viola le secret des correspondances, ne respecta rien enfin, et fit planer sur le Canada un voile épais d'iniquité et de terreur.

(A continuer.)

FABLES.

Il est d'usage, dans un bon nombre d'écoles des villes et des campagnes, de faire réciter aux enfants, surtout aux examens publics, des fables ou des anecdotes propres à intéresser et à instruire tout à la fois.

Cette coutume est assurément excellente. Entre autres avantages, elle a ceux d'accoutumer les enfants à comprendre ce qu'ils lisent et à parler naturellement. Aussi n'hésitons-nous pas un seul instant à la recommander aux Instituteurs et aux Institutrices qui ne la suivent pas encore.

Afin de leur rendre cette tâche plus facile, nous commençons dès aujourd'hui à publier